

LES ESPACES INFINIS

(De Saint Augustin à Pascal)

par Roger BODART

Je suis heureux de me trouver ici, aujourd'hui, *hic et nunc*. Cet *ici* convient à Pascal. Cet *aujourd'hui* se souvient de la première publication des *Pensées*. Cette heureuse conjonction de l'endroit et de l'heure aurait plu à cet esprit précis qui s'efforçait de tout situer dans l'espace et dans le temps, tout en sachant à quel point tout se noie dans ces champs infinis.

« Je sais ce que c'est que le temps, dit saint Augustin, mais lorsqu'on me demande ce que c'est, je ne puis répondre ; il semble donc que je ne le sais pas ». Pascal et saint Augustin ont toujours vécu dans l'état de tension d'un voyageur qui avance sur une frêle passerelle surplombant un abîme.

Permettez-moi de vous conter une chose vécue. Il y a quinze ans, l'occasion me fut offerte de rendre visite au grand poète de langue anglaise, Ezra Pound. Depuis dix ans, il était enfermé dans une maison de santé à Washington. Je passai une après-midi, dans le parc qui entoure cette demeure de la folie. Nous étions assis sur un banc, à l'ombre d'un chêne, au pied duquel ce vieux lion maudissait le monde par delà les grilles qui délimitaient, à ses yeux, la demeure de l'aliénation. Un moment, il oublia sa condition de prisonnier. Sa fureur tomba. Il se mit à me parler de sa jeunesse parisienne, de Cocteau, de Blaise Cendrars, de Gertrude Stein. Cette euphorie ne dura guère. Il replongea dans la fosse aux serpents. Je lui dis alors que nous étions nombreux, dans le monde entier, à vouloir obtenir sa libération. Il me regarda, étonné, puis me demanda : « Pourquoi changer de siège dans un bolide qui court vers l'abîme ? ».

Quelques années plus tard, Ezra Pound était libre. Je vis la vieille tour de Merano, dans le Tyrol, où il attendait une autre libération, la mort. On me montra un torrent parmi des roches abruptes d'où peu de temps auparavant, une jeune femme s'était jetée dans le gouffre. Pourquoi Ezra Pound avait-il changé de siège dans ce bolide qu'on nomme le monde et qui court vers l'abîme ? Je pensai à Pascal disant que le malheur de l'homme lui vient de ne pouvoir rester seul dans une chambre, à Pascal disant aussi que nous sommes embarqués, que nous marchons tous au bord d'un gouffre. Ezra Pound, frère de Pascal...

On a beaucoup parlé de Pascal. On n'a peut-être pas assez parlé de cette hâte qu'il mit à en découdre avec la vie. 1623-1662. Mort à trente-neuf ans. Sa vie est précipitée, comme son langage. Il dit fièvreusement ce qu'il a à dire, puis il se tait à l'âge où l'homme, d'ordinaire, se met à vivre, à penser, à dire. Son silence n'est pas celui de Racine ou de Rimbaud, grandes voix qui ont décidé de se taire. Le silence de Pascal, lui, est celui d'un homme qui a décidé de mourir. Plus que Rimbaud il est l'homme aux semelles de vent en proie à sa saison en enfer, à ses illuminations. Il a une tâche urgente à remplir. Il a hâte de conquérir par delà Port-Royal son Ethiopie :

« Elle est retrouvée.

Quoi ? L'éternité.

C'est la mer mêlée au soleil. »

Il a, dès sa naissance, rendez-vous avec l'ombre. Il n'est tombé dans l'ici et le maintenant que pour rejoindre un lointain intérieur où temps, espace n'ont aucun sens.

— « Qui va là dans la nuit obscure ?

— Un homme dont l'âme est comme le temps fort inquiète. »

Ce dialogue de deux fantômes perdus dans la lande d'un drame shakespearien enferme en lui tout le mouvement du drame pascalien.

Mouvement, oui, Pascal est mouvement, lui qui voudrait demeurer immobile et seul dans sa chambre. « Aiguë volubilité », dira-t-il, définissant le mal dont il souffre. « Curiosité inquiète des chose que nous ne pouvons savoir ». « *Libido sciendi* ». En moins de quarante ans, il apprend, il réinvente, il crée ce que vingt vies d'hommes ingénieux ou géniaux n'auraient pas inventé. Cartésien, faustien même, il récolte à la fois le grain et l'ivraie, puis le broie sous la dure meule de Port-Royal. A voir ce tout choisir de n'être rien, on pense à cet évêque illustre dont la pierre tombale, dans la cathédrale de Tolède, ne porte aucun nom. Uniquement ces mots :

« Hic cineres

et pulvis

et nihil ».

Voici de la cendre. De la poudre. Rien. Faire, se faire et en se défaisant, se refaire : alchimie du Phenix. Penser pour découvrir l'impensable. *Je suis, donc j'impense*. Il est soulevé

par l'a-pensée comme on l'est par l'apesanteur. Ses expériences sur le vide le mènent à cette altitude où la lévitation est le fruit de la plénitude.

Comment en est-il arrivé là ? « J'ai versé telles larmes de sang pour toi ». Il cherche en gémissant. Il n'est pas un philosophe mais un témoin. Le plus réfléchi des roseaux est le plus fléchissant. Génie ? Sans doute. Mais aussi ingénue génuflexion.

« Le silence de ces espaces infinis m'effraie ». N'importe quel silence l'a toujours effrayé. Il est de ces hommes qui ne peuvent jamais se taire. Quand il est seul, on entre dans sa chambre et on le trouve parlant haut. Il meuble son silence, comme on dit. Il fuit tout vide. Solitaire, oui, si l'on veut, mais vivant dans une solitude plus qu'habitée, hantée, encombrée de ses peurs, de ses appels, de ses calculs, de ses prières. S'il arrête de parler, c'est le vertige.

Qu'est-ce donc qui l'effraie à ce point, en lui, autour de lui ? D'être si peu, une si petite durée absorbée dans l'éternité, un si petit espace abîmé dans l'infinité des espaces qu'il ignore et qui l'ignorent. De se voir ici plutôt que là, maintenant plutôt qu'à un autre moment. De voguer de quoi, vers quoi ? D'être toujours incertain et flottant. De vouloir s'accrocher, s'affermir, de sentir que tout fuit. De vouloir (ce sont des mots) « édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes ».

C'est la Tour de Babel des vieux peintres. C'est aussi la Tempête de Shakespeare.

« L'homme est égaré, dit Pascal. Il est tombé de sa place. Il la cherche avec inquiétude, il ne peut plus la retrouver ».

Nous voici bien loin et très près de Saint Augustin. Mouvement, Augustin l'est aussi. Inquiétude. Recherche. Brûlant ses tentes, comme dit cet Africain qui connaît le désert. Mais brûler ses tentes est se frayer une voie. Et s'arrêter dans la nuit est écouter non un silence effrayant mais la musique des sphères.

Où Pascal coule dans le vide, Augustin se sent aspiré par « l'amour qui meut les hommes et les étoiles ». Où Pascal ampute, Augustin transmute. Pascal diamant noir, peu caché. Augustin, charbon devenu flamme. Augustin ne refuse pas le monde, il lui fait « rendre l'âme ».

« J'ai interrogé la terre, et elle m'a répondu : ce n'est pas moi ton Dieu. Tout ce qui vit à sa surface m'a fait la même réponse.

J'ai interrogé la mer et son abîme, les êtres animés qui y évoluent, et ils m'ont répondu : nous ne sommes pas ton Dieu, cherche plus haut que nous.

J'ai interrogé les souffles aériens, et le royaume de l'air avec ses habitants m'a répondu : Anaximène se trompe : je ne suis pas Dieu.

J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles : nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches, m'ont-ils affirmé.

Alors j'ai dit à tous les êtres qui entourent les portes de mes sens : parlez-moi de mon Dieu puisque vous ne l'êtes point. Dites-moi quelque chose de lui.

Et ils m'ont crié de leur voix puissante : c'est Lui qui nous a faits ! »

Et Augustin conclut par cette phrase si révélatrice de la route qu'il a suivie pour arriver à Dieu :

« C'était par ma contemplation que je les interrogeais, et leur réponse, c'était leur beauté ». *Interrogatio mea intentio mea, et responsio eorum species eorum.*

La beauté du monde fait vibrer Augustin comme une corde tendue. Vibration toute charnelle d'abord, et qui coïncide avec la période de recherches en tout sens ; vibration spirituelle ensuite, comme si ce frémissement ne devait servir qu'à faire trembler l'âme à son tour et à lui faire découvrir, au bout de ce tremblement, la foi. Nulle solution de continuité. La vibration spirituelle naît de la vibration charnelle, comme la Petite Musique de Nuit, d'une corde qu'on pince.

« C'était par ma contemplation même que je les interrogeais, et leur réponse, c'était leur beauté ». Pascal aurait-il pu comprendre cette confession d'un homme que la beauté a mené à la sainteté ? N'y a-t-il pas un abîme entre cette confession et l'aveu terrible : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » ? Quelle opposition entre ces mots glacés d'un esprit qui, par moments, ne semble voir dans l'univers qu'un grand vide et les paroles brûlantes de cet Africain pour qui tout, les êtres, les souffles aériens, le soleil, les étoiles crient que Dieu est !

A propos de « cette partie inférieure de l'univers que nous appelons la terre », Saint Augustin écrit :

« Loin de moi la pensée de dire : « Ces choses là ne devraient point exister ! ». A ne voir qu'elles, je pourrais souhaiter qu'elles fussent meilleures ; mais, ne fût-ce qu'à leur seul propos, je devrais déjà vous louer. Car tout proclame vos louanges sur la terre, tous les dragons et tous les abîmes de feu, la grêle, la neige, la glace et les souffles de la tempête, qui exécutent votre parole ; les montagnes et toutes les collines, les arbres fruitiers et tous les cèdres, les bêtes et tous les troupeaux, les reptiles et les volatiles ailés, les rois de la terre et tous les peuples, les princes et tous les juges de la terre, les adolescents et les vierges, les vieux et les jeunes, qui, tous, glorifient votre nom. »

« Tout ce qui est bon, dit Saint Augustin. Pour vous le mal n'existe absolument pas, non seulement pour vous, mais pour tout ce que vous avez créé, car en dehors de cette création, il n'y a rien qui puisse envahir et troubler l'ordre que vous avez établi. C'est seulement dans des parties isolées que la disconvenance de certains éléments avec certains autres fait croire qu'ils sont mauvais. Mais ces mêmes éléments s'ajustent à d'autres, et dès lors sont bons, et par eux-mêmes ils sont bons. »

Pour Augustin, l'univers entier est une étoffe indéchirable dont certains éléments peuvent paraître plus précieux que d'autres, mais le prix de quelques-uns n'est pas ce qui importe pour lui. L'important, c'est le tout.

« Je voyais bien que les éléments supérieurs sont préférables aux éléments inférieurs, mais un jugement plus sain me faisait comprendre que *l'ensemble de la création est pourtant préférable aux éléments considérés séparément.* »

Ce refus du séparé, ce culte de l'Un, j'y pensais, il y a quelques jours, à Port-Royal des Champs. Le lieu était plus solitaire que jamais. Une eau secrète fuyait dans les orties. Un cheval brouvait l'herbe haute. Le chemin de terre découvrait des silex, pierres où songe le feu. De jeunes arbres giclaient en grappes, mêlant leurs racines invisibles, leurs troncs se rejoignaient si bien à mi-chemin que ce qui faisait six ou sept arbres à la base n'en faisait plus qu'un dans le ciel. Ils ne pouvaient accepter la séparation. Ils ne pouvaient naître, ni vivre, ni mourir seuls. Pascaliens ? Augustiniens ? Ils étaient les fils de l'étoffe que rien ni personne ne peut déchirer.